Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 110 (1965)
Heft: 6

Artikel: "Les grands chefs que j'ai connus"
Autor: R.M. / Charbonneau, J.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-343251

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

110e année No 6 Juin 1965

REVUE MILITAIRE SUISSE

Direction-Rédaction: Colonel-brigadier **Roger Masson**
Rédacteur-Adjoint: Colonel EMG **Georges Rapp**
Administration: Lt-colonel **Ernest Büetiger**
Editeurs et expédition: Imprimeries Réunies S.A., av. Gare 33, Lausanne
(Tél. 23 36 33 — Chèq. post. 10-5209)
Annonces: Publicitas S.A., succursale, rue Centrale 15, Lausanne

ABONNEMENT: **Suisse:** 1 an Fr. 14.—; 6 mois Fr. 8.—
Etranger: 1 an Fr. 17.—; 6 mois Fr. 9.—
Prix du numéro: Fr. 1.50

« Les grands chefs que j'ai connus »

*Sous ce titre, le bulletin trimestriel (janvier 1965) de l'*Association des amis de l'Ecole supérieure de guerre *a publié le texte d'une conférence prononcée au « Cercle militaire » de Paris par le général de division Jean Charbonneau, de l'Académie des sciences d'Outre-Mer. L'auteur de cette remarquable étude y évoque quelques figures de grands chefs de la 1re guerre mondiale dont il nous restitue les traits essentiels.*

Le général Charbonneau a bien voulu nous autoriser — et nous l'en remercions très vivement — à reproduire ici les pages qu'il a consacrées plus particulièrement aux Maréchaux de France Joffre, Gallieni, Pétain, Foch, Franchet d'Esperey et au général Weygand qu'il a eu le privilège de connaître personnellement.

Nul doute que cette émouvante rétrospective ne retienne l'attention de ceux de nos camarades qui estiment, à juste titre, que l'étude de l'histoire de la guerre est un complément indispensable à leur formation de chef. R. M.

Les grands chefs que j'ai connus? Ils sont légion. Je dois donc me limiter, et me faire une règle de ne parler que de ceux que j'ai approchés personnellement et qui sont morts. Cette règle m'amène notamment à ne parler qu'incidemment de deux très hautes personnalités dont j'ai été biographe, Gallieni et Lyautey, car je n'ai même jamais aperçu le premier, et je n'ai eu avec Lyautey qu'un entretien de deux minutes. Par ailleurs, je ne vous infligerai pas un cours de stratégie ou de tactique, je me bornerai à vous apporter quelques

impressions personnelles, m'efforçant de faire ressortir les caractéristiques du tempérament ou du comportement des uns et des autres, et je conclurai en marquant brièvement ce qu'était le commandement français avant et pendant les hostilités de 1914-18...

Ayant passé toute ma carrière dans l'infanterie de marine, c'est évidemment dans les rangs de l'Armée coloniale que j'ai connu le plus de grands chefs. Cependant, c'est par un sapeur, le *Maréchal Joffre*, que j'ouvre cette galerie de portraits rapides.

* * *

Lui-même avait d'ailleurs souvent servi aux côtés des Coloniaux — et c'était à l'époque héroïque! Aussi aimait-il reprendre contact avec eux. Après la bataille de la Marne, une de ses premières visites au front fut pour le Corps colonial. Mais, c'était un timide, un taciturne, avare de ses paroles et posant sa main sur l'épaule de l'un ou l'autre officier, il ne savait guère que répéter ces paroles banales où il voulait mettre toute son affection: « Ah! les marsouins » ou encore: « Ah! cette vieille coloniale! ». En janvier 1916, lors d'une visite au Cours d'état-major d'Amiens que je suivais, son visage s'éclaira en voyant mon uniforme de marsouin, et il me posa aussitôt la question: « Etiez-vous de l'offensive du 25 septembre en Champagne?». Sur ma réponse affirmative, tout en mettant une certaine effusion dans sa poignée de main, il ne trouva, pour synthétiser l'effort fourni dans ces rudes journées par les unités coloniales, que ces quelques mots: « Vous avez dû avoir bien chaud, ces jours-là ».

Toutes les fois qu'il me fut donné de l'approcher, j'évoquais tout ce que m'avaient raconté de lui ceux qui l'avaient connu naguère dans les campagnes coloniales, au siège de Ba Dinh et à Formose, lors de la grande marche périlleuse sur Tombouctou, ou à Madagascar.

Aussi, au lendemain de la guerre 1914-1918, étant chef d'état-major des troupes de l'Afrique orientale, à Tananarive,

c'est avec joie que je me plongeais dans les archives de cet état-major, et j'y trouvais de nombreuses traces du passage de Joffre comme créateur, puis commandant du point d'appui de la flotte de Diego-Suarez. Et tout d'abord une correspondance entre Gallieni, gouverneur général de Madagascar, et le ministre des colonies, qui oppose une certaine résistance à sa désignation pour cette mission. Gallieni revient à la charge en ces termes pour réclamer le colonel Joffre:

« C'est moi qui ai demandé sa désignation... Déjà une fois dans sa vie, dans les circonstances les plus critiques, il a donné la mesure de son initiative et de sa décision. Il a prouvé au Soudan qu'il avait les qualités de caractère et d'équilibre qui font le chef... On peut être certain avec lui que les soins les plus minutieux, les précautions les plus entendues, seront prises pour que l'installation des hommes soit assurée d'avance dans les meilleures conditions d'hygiène, de confortable et de sens pratique...».

Quelques mois plus tard, Gallieni écrit de nouveau au Ministre: « Le colonel Joffre a hautement justifié, par sa compétence technique, son activité communicative, la fermeté de son commandement, le choix dont il a fait l'objet », et soulignant toutes les difficultés que son subordonné a dû surmonter du fait de la topographie particulière de la baie de Diego-Suarez, de son compartimentage dû à l'existence de cinq presqu'îles, le Gouverneur général montre toute l'originalité du système adopté: ces presqu'îles puissamment fortifiées assureront un flanquement réciproque parfait et la possibilité de faire converger tous les feux sur la passe ou sur la haute mer, et Gallieni conclut: « C'est une idée qui ne pouvait naître que dans un cerveau très ingénieux et très complètement au courant de l'art de la fortification ».

Mais Joffre n'est pas seulement un grand organisateur, c'est aussi un chef avisé, ferme, bienveillant et s'intéressant à tous les détails du service. A ce propos j'ai trouvé dans les archives de Tananarive un document assez curieux: c'est un rapport de huit pages dans lequel Joffre, en tant que

commandant de la place de Diego-Suarez, transmet les doléances des religieuses de l'hôpital militaire contre l'aumônier. Cette histoire rappelle tout à fait celle de Vert-vert, le perroquet des Visitandines chanté jadis par Gresset. L'aumônier s'oppose à ce que les religieuses jouent de l'harmonium dans la chapelle et décorent l'autel avec des fleurs de leur choix et, entre autres brimades, il reste plusieurs jours de suite sans leur dire la messe. Il est plaisant de voir le colonel Joffre, qui n'était point un esprit mystique — pas plus d'ailleurs que Gallieni — exposer consciencieusement les arguments d'ordre théologique qui pourraient justifier ou non cette attitude. En conclusion, il demande le remplacement de cet aumônier perturbateur. La décision de Gallieni, écrite de sa main en haut et à gauche de la première page du rapport, est concise: « Réembarquez l'aumônier par le premier bateau ».

Le colonel Henry Charbonnel, dans ses souvenirs que j'ai publiés et présentés au public le lendemain de sa mort en 1961, fait le récit pittoresque d'un déjeuner qui réunissait à Diego-Suarez en 1901, à la table de Joffre, trois futurs Maréchaux de France, dont deux furent ministres de la guerre, Gallieni et Lyautey, puis un futur ministre de la guerre, le général Roques, et deux futurs commandants de corps d'armée, Helle et Dubois. Joffre était fier de faire goûter à ses hôtes du vin de grenache venant directement de ses vignes de Rivesaltes. Pour lui, comme pour Lyautey, le chef de cette belle équipe, Gallieni, restera toujours celui qu'on appelait « le Général » — et même lorsque Joffre, généralissime, eut Gallieni sous ses ordres, il disait toujours « Mon Général », tandis que ce dernier l'appelait directement par son nom. D'ailleurs, en 1911, c'est Gallieni qui, déclinant l'offre des fonctions de Généralissime en raison de son âge, avait mis Joffre en avant auprès du gouvernement pour qu'elles lui fussent confiées — et à son tour, en 1914, c'est Joffre qui insistera auprès de Messimy, ministre de la guerre, pour que Gallieni, en dépit de cette sorte d'ostracisme qui

pesait alors sur les Coloniaux, fût son successeur désigné à la tête des armées.

Peut-être y eut-il un certain froid entre les deux grands chefs dans les mois qui suivirent la bataille de la Marne: évidemment, c'est Joffre, seul responsable, qui l'a gagnée, mais certains ont minimisé le rôle éminent, et sans doute décisif, de Gallieni à l'aile gauche du dispositif, et si les polémiques sur leur rôle respectif durent encore, elles ont été surtout une sorte de dispute académique entre deux clans. En tout cas, Joffre écrira, plus tard, à l'un de ses correspondants: « Je ne veux même pas me donner l'apparence de mal parler d'un homme pour lequel j'ai conservé une grande estime ». Et de son côté, au moment où Briand sollicite Gallieni d'accepter le ministère de la guerre, ce dernier lui déclare: « Joffre est un vieux camarade d'armes. Nous avons vécu ensemble. Certes nos entourages n'ont pas tout fait pour arranger les choses. Mais je serais très heureux de lui ouvrir mes bras lorsque vous m'aurez mis au poste où vous m'appelez ». Et dans la suite, ajoutait Briand dans une déclaration à la Chambre des députés au lendemain de la mort de Gallieni, ce dernier répétait: « Si Joffre s'en va, moi je ne resterai pas ».

Après la première guerre, je n'ai plus guère revu Joffre que se promenant lentement, traînant la jambe, dans les rues du quartier d'Auteuil. Et puis, en janvier 1931, je me suis mêlé à la foule de Paris pour défiler devant son corps, bien amaigri, exposé dans la chapelle de l'Ecole Militaire. J'ai assisté à ses obsèques, qui, en dépit d'un froid vif, constituèrent une grandiose manifestation d'admiration de toute une population à l'égard d'un homme, sauveur de la France en 1914, et qui avait ensuite accepté, avec une véritable noblesse, une disgrâce sans doute imméritée.

* * *

Je n'ai même jamais aperçu son successeur immédiat, le *général Nivelle*. J'en viens donc au *général Pétain* qui prend

le commandement des armées françaises dans la crise la plus grave qui les aient jamais touchées, celle des mutineries de 1917 — et il gagnera la partie. A son actif les apologistes ou ses défenseurs mettent en avant deux faits essentiels de la guerre 1914-1918: la défense coûte que coûte de Verdun en 1916, la magistrale reprise en main de 1917. Mais on oublie le plus souvent le rôle dans l'avant-guerre de celui qui pourtant allait prendre sa retraite comme colonel au moment des hostilités. Dans une discussion amicale, qui consistait entre vieux soldats à dresser une sorte de palmarès comparatif de nos grands chefs, l'un de nous disait, et c'était dans un sens péjoratif, que le Maréchal Pétain était resté pendant toute sa carrière ce capitaine de tir professeur à l'école du camp de Châlons. Je n'ai pu m'empêcher de rétorquer qu'à mon sens c'était plutôt là un compliment, car, presque seul parmi les professeurs de l'Ecole Supérieure de Guerre, Pétain, conscient de la puissance du feu, précisément sans doute parce qu'il en avait étudié les effets sur les grands champs de tir, s'était efforcé — en vain — de faire barrage à la théorie néfaste de « l'offensive à outrance » que préconisait Grandmaison, et dont on peut dire qu'elle est à l'origine des hécatombes du début de la Première guerre mondiale.

Après sa prise de commandement en 1917, l'orientation des opérations se ressent de cette tendance, et le succès de la Malmaison est acquis avec un minimum de pertes, ce qui accroît la confiance du pays et de l'Armée dans ce nouveau chef. Un fléchissement cependant en 1918, après le coup de boutoir victorieux des Allemands au Chemin-des-Dames, et je puis même donner à ce sujet un détail qui est peu connu, et c'est pourquoi je tiens tout d'abord à vous indiquer mes sources. Après que Reims eut été dégagé en août 1918, étant chef du 3e Bureau du 1er Corps colonial, j'accompagnais un jour le général Mazillier, commandant de cette grande unité, à l'état-major de la Ve Armée, commandée par le général Guillaumat, camarade de promotion de ce dernier à Saint-Cyr. Sur le chemin du retour, le général Mazillier me

mit au courant de la confidence qu'il en avait reçue. Au lendemain de ce qui aurait pu être une catastrophe fin mai 1918, Clemenceau décide de relever le commandant du secteur du Chemin-des-Dames: le général Duchêne, le commandant du groupe des armées du Nord: le général Franchet d'Esperey, le général en chef: Pétain. Mais il ne trouve pas, parmi les généraux du front français, celui qui lui semble capable d'assumer une telle tâche et qui soit en même temps, pour employer la terminologie de l'époque, un général « républicain ». Il jette les yeux sur Guillaumat, qui commande l'Armée d'Orient. Mais pour Clemenceau, c'est là un front tout à fait secondaire et il le rappelle: ravi aussi de se débarrasser de Franchet d'Esperey, qu'il déteste, il envoie celui-ci à Salonique. Seulement cette relève du général Guillaumat a demandé quelques semaines, pendant lesquelles le front français se rétablit. On ne peut tout de même plus limoger le général Pétain au lendemain de sa brillante résistance de juillet en Champagne, et de la fulgurante contre-offensive de Mangin et Degoutte au nord de la Marne. Guillaumat devra donc attendre la prochaine place vacante dans le haut commandement, et c'est ainsi que Franchet d'Esperey, qui aura d'ailleurs conservé le plan d'attaque de celui-ci, se couvrira de gloire sur le front d'Orient.

C'est à ce moment que le général Pétain fit à l'état-major du 1er Corps colonial une brève visite qui me laissa à son encontre un léger, très léger ressentiment. Je le vois encore, avec sa physionomie olympienne, dominant de sa haute taille le général Mazillier, petit et trapu, tandis qu'ils arpentaient côte à côte la cour du château de Tauxières, en Champagne. Il exposait à ce dernier qu'il avait désormais sous ses ordres plusieurs centaines de milliers de combattants des troupes coloniales, et de toutes races, et qu'il était souvent dérouté par sa méconnaissance des caractéristiques de ces races, et aussi pour les problèmes de relève et de recrutement soulevés par leur présence au front. Il demandait donc au général Mazillier de lui faire établir une sorte de « guide-âne »

— c'était son expression — qu'il pût consulter à loisir chaque fois qu'il aurait à se rendre dans un secteur où opéraient des troupes coloniales blanches ou de couleur. Je fus chargé de rédiger ce « guide-âne », à contre-cœur, je l'avoue, et je m'étonnais que pendant une si longue période de paix un officier célibataire ait pu arriver jusqu'au grade de colonel sans jamais avoir eu le désir de « passer l'eau », comme on disait, et d'aller tout au moins faire un tour en Afrique du Nord. Cependant, avec ou sans le secours de mon « guide-âne », Pétain n'en conduisit pas moins l'Armée française à la victoire.

Clemenceau élimina volontairement les grands chefs militaires de l'élaboration du traité de paix, et le Maréchal Pétain ne fut même pas invité à assister à la cérémonie de la signature de la paix le 28 juin 1919, au château de Versailles. Alors, je pourrais vous poser une devinette: où était-il ce jour-là? Je vais y répondre tout de suite: à l'heure même de cette signature, il était à Neustadt, à l'Armée du Rhin, et assis dans mon propre fauteuil, à l'état-major du 1er Corps colonial. Conscient de l'incorrection commise par le Gouvernement à son égard, il était parti passer cette journée aux Armées et, sans s'être fait annoncer, il venait demander à déjeuner au général Mazillier. Or, ce dernier avait été convoqué le matin même à Mayence. Le général accepta alors de prendre son repas à la popote des officiers de l'état-major et en attendant il s'assit à ma propre place pour deviser avec les uns ou les autres.

* * *

Le futur *Maréchal Foch* avait dans toute l'Armée française, au début des hostilités de 1914, une audience très grande et très supérieure à celle du colonel Pétain. Par ses livres, par ses conférences, par son apostolat auprès des officiers de l'Ecole de guerre, il a été un de ceux — après ou avec les Pierron, les Maillard, les Langlois, les Bonnal — qui ont remis en honneur dans notre pays et dans notre

armée les sciences militaires. Son attitude devant Nancy comme à la bataille de la Marne prouva bien vite qu'il n'était pas qu'un doctrinaire. Son activité le poussait à prendre fréquemment contact avec les combattants. Et ce n'était pas toujours de tout repos pour ces derniers. Reçu à l'Ecole supérieure de guerre en 1914, j'avais été désigné pour suivre le premier cours d'état-major créé à Amiens, en janvier 1916, sous la direction du colonel Weygand. Foch aimait à assister à nos séances d'exercice en salle. Mais au cours de la discussion il s'animait parfois, et malheur à l'infortuné officier qui laissait échapper quelque balourdise! Un jour, il vint s'asseoir sans façon entre mon voisin de gauche et moi: ce dernier était un capitaine d'artillerie, et c'est sans doute pour cette raison qu'il subit le choc pendant plus d'une heure. Je n'en recevais pas moins le contre-coup des gestes saccadés du Général, et je me faisais petit, tout petit, cherchant à ne pas perdre le fil de ses idées.

C'est que ce grand cerveau n'était pas toujours très facile à suivre dans ses développements. J'ai retrouvé à ce sujet un article paru dans *le Temps* sous la signature du général Nudant qui fut l'élève de Foch à l'Ecole de guerre, et qui disait de lui: « Précisément, parce que c'était un esprit synthétique, sa pensée traduite par sa parole ramassée, condensée en des phrases d'apparence sibylline, et qui nous déconcertaient tout d'abord, mais que bien vite nous apprîmes à mettre au clair et d'où nous tirions, pour notre plus grand plaisir et profit, la « substantifique moelle ».

Je ne m'attarderai pas sur la carrière de Foch; elle appartient à l'Histoire. C'est, en mars 1918, un grand soulagement dans toute l'armée et dans le pays lorsqu'on apprend que les gouvernements britannique et français se sont mis d'accord pour lui confier le commandement unique des forces alliées sur le front du Nord-Est. On ne s'étonne que d'une chose, c'est que l'on ait attendu près de quatre ans de guerre et d'être au bord de la catastrophe pour adopter cette solution de bon sens. En passant, il est intéressant de noter qu'un

essai avait été tenté dans ce sens au moment de la crise de Verdun, en mars 1916. La création d'un commandement unique exige alors une condition essentielle: la désignation d'un chef capable, qui soit accepté simultanément et par les Britanniques et par le généralissime Joffre. Une seule personnalité remplit intégralement cette condition, Gallieni, et le Président Poincaré prend ce projet en main, en plein accord avec le ministre de la guerre britannique, lord Kitchener, lequel éprouve une vive sympathie pour Gallieni. Mais sur ces entrefaites, celui-ci doit se faire hospitaliser à Versailles pour subir une opération, en deux temps. Le premier temps réussit très bien; il eût fallu laisser se reposer le malade pendant deux ou trois mois. Hélas, les événements pressent! Les souvenirs du colonel Henry Charbonnel donnent des détails sur les entrevues à ce sujet de Kitchener et de Poincaré avec Gallieni à Versailles. Poincaré aurait tellement insisté auprès de celui-ci et du professeur Marion, pour que le deuxième temps de l'opération soit avancé au plus tôt, que l'un et l'autre s'y résolvent. Mais une hémorragie post-opératoire emporte Gallieni, et Poincaré dit dans ses Mémoires toute l'amertume et même le remords qu'il en éprouva. Kitchener meurt d'ailleurs, victime d'un torpillage, la même semaine que Gallieni. Dès lors, il fallut attendre deux années pour qu'on trouve enfin dans le général Foch un nouveau grand chef français, qui puisse s'imposer à la fois aux Britanniques et au généralissime français Pétain.

Dans l'après-guerre, Foch eut parmi ses fidèles officiers d'état-major le commandant Bugnet, mon camarade de promotion et mon voisin de chambrée à Saint-Cyr. Celui-ci lui vouait un véritable culte et, dans un volume et plusieurs articles qu'il lui a consacrés après sa mort, il relate quelques anecdotes amusantes et touchantes, et, notamment, le récit de leur sortie commune du 8 *bis*, boulevard des Invalides presque tous les jours, aux environs de midi.

J'ai rencontré bien souvent le duo. Je saluai le Maréchal par une légère inclinaison de tête, grave et cérémonieuse, que

suivait tout aussitôt un clignement des yeux adressé à l'officier d'état-major. Plusieurs fois ce petit manège attira l'attention du grand chef, surtout quand j'étais en uniforme. Alors d'un coup de coude il semblait dire à Bugnet: « Vas dire bonjour à ton copain le marsouin » et il ralentissait le pas ou s'arrêtait, pour lui permettre de me serrer la main.

C'est un souvenir que j'éprouve souvent, quand je passe devant la statue du Maréchal sur la place du Trocadéro. Mais mon émotion est toujours teintée de quelque fureur à penser qu'en dépit même des protestations de sa famille, les Beaux-Arts aient laissé représenter d'une manière ridicule l'une des plus hautes figures de notre Histoire, un Maréchal de France, d'Angleterre et de Pologne, et par surcroît un fin cavalier, en le juchant sur une lourde bête de labour et, contrairement à tous les usages militaires, en grande tenue sans être coiffé du képi ou du chapeau.

* * *

J'ai été l'un des biographes du *Maréchal Franchet d'Esperey*, lui ayant consacré un des cahiers Charles de Foucauld, et de nombreux articles et conférences. Je n'ai jamais été cependant son collaborateur direct, mais comment, au cours de la guerre 1914-1918, n'aurais-je pas maintes fois rencontré ce diable d'homme qui semblait avoir le don d'ubiquité: quand on le croyait du côté d'Amiens, il surgissait au détour d'un boyau dans le secteur de Reims, portant son attention sur le moindre détail, et, bien entendu, sur ce qu'on aurait fort désiré qu'il ne vît point. Au cours de ces inspections, sa voix tonitruante, la précision et la multiplicité des questions posées intimidaient parfois les officiers et gradés qui étaient sur la sellette, et d'autant plus que, pour employer une expression saint-cyrienne, il était volontiers « balanceur ». Mais tous ceux qui ont vécu dans son intimité soulignent sa bienveillance foncière...

Et sa mémoire invraisemblable. Je peux en donner un exemple. En 1932, étant, au Service historique de l'armée,

l'adjoint du général Paul Azan, celui-ci, s'absentant, me prie de le remplacer auprès du Maréchal Franchet d'Esperey qui doit venir compulser divers documents. Ce dernier ignore ma présence dans la maison, mais dès que je me suis présenté il me cite aussitôt plusieurs ouvrages parus sous ma plume et, à propos de l'un d'eux sur les débuts de la campagne de 1914, il s'étend sur l'action brillante et efficace du Corps d'armée colonial, à la bataille de Neufchâtel-Rossignol, le 22 août, et notamment de la 3e Brigade coloniale, à laquelle j'appartenais, et que commandait son camarade de promotion, le général Rondony. Et dans le cours d'histoire improvisé, ce qui me frappe, c'est l'étendue de ses connaissances et aussi sa véritable émotion en évoquant la physionomie très originale de ce vieux marsouin, son ami.

Pendant la bataille du Chemin-des-Dames et de Reims en 1918, je suis témoin du calme qu'il sait montrer en des circonstances éminemment critiques. Mais quelques jours plus tard il est désigné pour le commandement des Armées d'Orient. J'en ai déjà donné plus haut le motif. J'ajoute qu'en l'occurrence, et en dépit de l'animosité existant alors entre Clemenceau et Poincaré, ce dernier a dû peser assez fort pour que ce commandement important fût donné à Franchet d'Esperey. En effet, dès la stabilisation de 1914, ce dernier étudie comment les armées françaises pourraient se dégager du lacis de fortifications jalonnant tout le nord de la France, en portant les opérations sur un terrain où l'ennemi serait plus vulnérable : il dresse alors un plan d'offensive par les Balkans. Mais sa véritable audace est d'avoir osé, dès l'automne 1914, remettre directement ce projet au Président Poincaré, si à cheval pourtant sur le principe sacro-saint de la « hiérarchie » ! Poincaré fut d'autant plus frappé des arguments mis en avant, que Gallieni, à la même date, avait lui-même établi un projet tout à fait analogue.

En tout cas, on n'aurait pu faire un meilleur choix, et j'évoque à ce sujet une anecdote visant le Maréchal Joffre, alors que ce dernier, en 1922, s'était rendu en mission en

Indochine. On retrouva un vieil adjudant tonkinois qui avait servi sous les ordres du capitaine Joffre au siège de Ba Dinh et qui résumait ainsi ses souvenirs: « C'était un bon chef, très ferme et puis costaud; il enfonçait les portes ».

En relatant l'anecdote, le Gouverneur général Pasquier ajoutait: « Mais vous saviez aussi les fermer, M. le Maréchal, et c'étaient celles de France ».

Eh bien! je ne puis m'empêcher de faire un rapprochement de cette anecdote avec l'activité du Maréchal Franchet d'Esperey. Il fut de ceux qui avec Joffre ont contribué puissamment, en 1914, à fermer les portes de la France. Mais en 1918, je le vois aussi et avec quelle fougue, enfoncer les portes: ce sont celles de Demirkapou, de Velès et d'Uskub et, par là il s'ouvre le chemin de cinq capitales: Belgrade, Sofia, Budapest, Bucarest et Constantinople. Et sans doute, si on l'eût écouté, aurait-il pu entrer dans Vienne et dans Berlin.

Ce n'est pas tout: dans l'après-guerre il contribuera à ouvrir les portes de ce qui fut hélas! le Sahara français. C'est de 1922 à 1924 que se situent les grandes randonnées trans-sahariennes, objets de rudes compétitions entre deux firmes rivales, Citroën avec Haardt et Audouin Dubreuil, Renault avec Gradis. Franchet d'Esperey est invité par cette dernière firme à participer à l'un de ces raids de novembre 1924, mais, en fait, à titre privé, sans mission officielle.

Ses proches toutefois souhaitaient que les autorités de l'A.O.F. n'ignorassent pas sa haute dignité... Le général Serrigny, mon chef au Secrétariat général de la Défense Nationale, et qui était allié à la famille du Maréchal, me chargea de rendre visite à M. Cardes, gouverneur général de l'Afrique occidentale, à ce moment à Paris, pour le mettre au courant de la venue prochaine dans son domaine de ce personnage de marque.

J'exposai donc à celui-ci que pour la première fois un Maréchal de France foulerait le sol de l'Afrique noire, que ce serait un encouragement et un honneur pour ses vaillantes

populations qui... et que... etc., etc. Je sentais une certaine ironie dans le regard de M. Cardes tandis que je parlais et finalement il laissa tomber: « N'ayez aucune crainte, mon cher commandant, le Maréchal Franchet d'Esperey sera reçu avec tous les honneurs qui lui sont dus, mais cependant, s'il vient à la date que vous m'indiquez, je crains bien de ne pouvoir le mettre qu'au sixième rang dans l'ordre des présences ». J'ouvrais de grands yeux. « Oui, car M. Citroën m'annonce qu'il amènera de son côté quelques invités de marque: leurs Majestés le Roi et la Reine des Belges; M. Daladier, ministre de la guerre; M. Steeg, ministre des colonies; le maréchal Pétain, tous supérieurs par leur rang ou leur ancienneté au maréchal Franchet d'Esperey ».

Mais des circonstances diverses empêchèrent tous ces nobles invités de M. Citroën de participer à cette croisière royale, et seul le Maréchal Franchet d'Esperey, hôte de Renault, traversa cette année-là le Sahara.

Passa-t-il sa « baraka » à la maison Renault? Est-il besoin de rappeler en effet que dans le match Renault-Citroën, la voiture Renault aux roues hautes et larges a vite surclassé, en pays saharien, les éléments à chenille de Citroën? Quelques années plus tard, au Maroc, la voiture saharienne du Maréchal me fut affectée et c'est avec elle que j'ai circulé en tous sens dans le Sahara occidental, sans éprouver le moindre déboire tant pour la traversée des oueds sablonneux que pour celle des zones rocheuses.

Cette victoire du Maréchal sur le Sahara, il l'expie cruellement en mars 1933 par un accident stupide en zone saharienne et qui le laisse infirme tout le reste de sa vie. Celle-ci n'est plus que l'héroïque domination d'une souffrance physique inapaisable, mais domptant sa douleur, il reste sur la brèche, participant aux travaux de l'Académie des sciences coloniales, de l'Académie française, apportant son concours le plus actif à l'œuvre des Amitiés africaines qu'il a fondée. La débâcle de 1940 est un coup particulièrement dur pour celui qui a reçu naguère la capitulation de Mackensen! Il se

réfugie en zone libre, dans le Tarn où il meurt en juillet 1942, à la veille même du jour où le fléau de la balance va désormais pencher en faveur des Alliés. Pendant ces heures de tristesse, commandant de division d'Oran, j'ai souvent évoqué la physionomie originale d'un grand chef qui, au cours de ses inspections en Afrique du Nord, aimait résider au Palais de la Division d'Oran, dans les pièces qu'on continuait toujours à appeler « l'appartement du Maréchal ». Comment, à cette époque, eût-il pu envisager qu'Oran, Mostaganem où il était né, toute l'Oranie, toute l'Algérie et même le Sahara, cesseraient un jour d'être français?

* * *

Sur le front Nord-Est, que je n'ai pas quitté de toute la guerre, j'ai rencontré beaucoup d'autres chefs des troupes métropolitaines, tels que le Maréchal Fayolle, Castelnau, Maistre, Brécard, Micheler, etc., mais sur lesquels je ne puis apporter de témoignages personnels. D'autres, dans l'entre-deux guerres, m'ont manifesté amitié et bienveillance; le général Debeney, qui commandait l'Ecole supérieure de guerre, le général Serrigny dont j'ai été le collaborateur pendant quatre années au Secrétariat général de la Défense nationale, le général Huré dont je fus le chef d'état-major au commandement supérieur du Maroc, le général Georges, les généraux Dufieux, Niessel, Requin, qui acceptèrent d'être mes collaborateurs aux Cahiers Charles de Foucauld. Tous sont morts. Un de leurs contemporains survit, dont je crois tout de même devoir vous dire exceptionnellement quelques mots, le *Général Weygand*[1].

Celui-ci a bien voulu me recevoir, en mars 1952 à l'Académie des sciences d'Outre-Mer. Dans mon discours de

---

[1] Ce texte est antérieur de plusieurs mois au décès du Général Weygand, et c'est intentionnellement que je ne me suis pas étendu davantage sur ce grand Chef que j'ai approché dans des circonstances critiques, et qui m'a toujours manifesté confiance et amitié.

remerciement, j'ai tenu à souligner, après le Maréchal Juin, que c'est grâce à ses qualités d'organisateur et de chef que les Alliés ont pu jeter dans la bataille de 1943 les unités formées par lui en Afrique du Nord et qui lavèrent l'honneur de la France en Tunisie, en Italie, puis en Allemagne et sur le Danube. J'ai relaté aussi qu'après un premier contact, à la fin de 1940, avec l'Afrique noire où il avait quelque peu circulé dans la brousse, il m'avait dit son admiration pour les broussards civils et militaires et avoué: « Si j'avais à recommencer ma carrière, je voudrais être administrateur colonial ».

Relevé de ses hautes fonctions en Algérie à la fin de 1941 — et je m'honore d'avoir, en même temps que lui et pour les mêmes raisons, connu le même sort — le général Weygand n'a jamais désespéré de la patrie, et dans les loisirs de la retraite, par la plume et par la parole, avec une ardeur demeurée juvénile, il s'efforça de maintenir dans la nation le sens du patriotisme et du respect de toutes les valeurs humaines.

Général J. CHARBONNEAU

Les manœuvres expérimentales de l'ère atomique

(Fin)

L'Exercice « ARMOR »

La manœuvre française de 1964, « Armor » a déjà fait l'objet d'un compte-rendu dans la R.M.S. (décembre 1964). Elle n'est rappelée ici qu'aux seules fins de souligner l'importance que pourront prendre les procédés, si ce n'est entièrement nouveaux, du moins codifiés, qui entraient autrefois sous le concept de la guérilla, ou petite guerre, et qu'on dénomme aujourd'hui actions de commandos. Cette forme